

SÉMINAIRE 2014-2015

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (XVII)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI



mars 2015

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Dix-septième séance de *la Troisième*. Aujourd'hui, on tente quelque chose d'un peu novateur par rapport à d'habitude, puisque-là pour une fois on n'aura pas d'audio c'est-à-dire d'enregistrement de Lacan lui-même, puisqu'on a passé tous les extraits de *la Troisième* en intégralité.

On a fait la dernière fois une petite séance intermédiaire avec cette *déclaration à France Culture* qui permet de faire le lien maintenant avec notre manière d'essayer de relire cette *Troisième*. On va prendre un petit extrait et, plutôt que d'écouter Lacan — puisque pour tous ceux qui veulent l'entendre, il y a à la fois les enregistrements, mais aussi les autres séances de *la Troisième* — on va lire un petit passage et on va essayer de déployer ce qui est contenu dans ce passage et qui est induit normalement par les lectures que nous avons faites jusqu'à maintenant, c'est-à-dire les déploiements de *la Troisième*.

Alors là, c'est un petit passage qui est situé à la 56e minute, donc je vais le lire :

« La psychanalyse socialement a une autre consistance que les autres discours.

Elle est un lien à deux.

C'est bien en ça qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel.

Ça ne suffit pas du tout à en faire un symptôme social puisque le rapport sexuel... il manque dans toutes les formes de société. C'est lié à la vérité qui fait structure de

tout discours. C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique.

Il y a une école, qui justement ne se définit pas d'être une société. Elle se définit de ce que j'y enseigne quelque chose. Si rigolo que ça puisse paraître quand on parle de l'École freudienne, c'est quelque chose dans le genre de ce qui a fait les Stoïciens par exemple, même, les Stoïciens avaient quand même quelque chose comme un pressentiment du lacanisme. C'est eux qui ont inventé la distinction du *signans* et du *signatum*.

Par contre, je leur dois, moi, mon respect pour le suicide.

Naturellement, ça ne veut pas dire pour des suicides fondés sur un badinage, mais sur cette forme de suicide qui en somme est l'acte à proprement parlé.

Il ne faut pas le rater, bien sûr.

Sans ça, ce n'est pas, sans ça ce n'est pas un acte. »

Oui, c'est là où il faut bien faire la différence entre :

⇒ **le suicide symbolique** en tant qu'acte, puisqu'en psychanalyse, ce qu'on appelle un acte c'est la suspension de la causalité entre les paroles et ce qui est appelé normalement les actes ;

⇒ **le suicide dans la réalité.**

Le suicide symbolique suspend la réalité en tant que telle puisque ce que partage la psychanalyse avec l'acmé de la

pensée philosophique, c'est-à-dire l'enseignement de l'idéalisme allemand, notamment Hegel, et qu'a perdu depuis la psychanalyse molle — c'est-à-dire la psychanalyse molle qu'on enseigne à l'université parce qu'elle est prise dans le Discours Universitaire — ce qu'elle a perdu, c'est le fait que :

**La réalité n'est pas donnée à l'avance,
c'est-à-dire qu'elle est constituée par le sujet.**



C'est ce que découvre Hegel et qui va être complètement renié par la suite sauf, bien sûr, par Lacan puisque pour lui :

L'acte, c'est suspendre cette réalité.

On en a un exemple absolument merveilleux dans le film de Rossellini qui s'appelle *Stromboli* où Ingrid Bergman qui épouse un pêcheur dans une île perdue de Stromboli, va se retrouver complètement intégrée dans une espèce de société où sa réalité est constituée par une dimension archaïque des relations sociales où les femmes sont maltraitées ; et puis elle

va vivre une sorte d'épiphanie en s'évadant et en allant se confronter au Réel qui est représenté par le volcan Stromboli.

Là, on a l'exemple même de ce qu'il en est d'une fin d'analyse :

La destitution du grand Autre



C'est-à-dire que tous les liens socio-symboliques du sujet à la société sont suspendus.

Là, on a **un acte** qui n'est justement pas **le suicide dans la réalité** puisque le suicide dans la réalité fait toujours appel à une justification vis-à-vis de l'autre ; c'est comme une façon de clamer l'injustice et la possibilité de vivre sa position qui est un message posthume adressé à l'autre comme étant l'impossibilité de vivre.

Le suicide symbolique en tant qu'acte ce n'est pas le suicide dans la réalité qui n'est pas un acte justement et qui n'est pas à confondre avec lui.

S'il y a vraiment une vertu à la psychanalyse c'est de permettre au sujet d'éviter l'incroyable tentation que représente le sacrifice.

Le sacrifice est toujours un message de désespoir adressé à l'autre.



D'une manière ou d'une autre, même en dernier ressort, c'est-à-dire même sa propre mise à mort est un message adressé à l'autre.

Une psychanalyse qui arrive à son terme passe par l'épisode du grand Autre barré, c'est-à-dire par la destitution de l'Autre et correspond au fait d'assumer son manque constitutif.

Donc, la mort de Socrate n'est pas du tout à considérer comme un sacrifice ; il est allé au bout de son propre destin et c'est un choix d'homme libre qu'il a fait puisqu'il y était un des seuls à avoir la parole libre. C'est là où mène la liberté de la parole, aux confins où elle est irrecevable socialement, il y a un côté très subversif.

Nous n'avons pas de discours pour faire lien social. Alors on peut revenir là-dessus, qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai retrouvé ceci, quand il dit :

« J'ai énoncé en le mettant au présent qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est le fondement de la psychanalyse, tout au moins me suis-je permis de le dire ; il n'y a pas de rapport sexuel sauf pour les générations voisines à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. C'est à quoi pare, je parle au rapport sexuel, c'est à quoi pare l'interdit de l'inceste. »¹

Je ne sais pas si c'est la première occurrence, mais « **il n'y a pas de rapport sexuel** », ça veut dire tout simplement que :

**Il n'y a pas de réponse sexuelle
à la question de l'être sexué.**



¹ Le moment de conclure, Leçon du 11 avril 1978

Il y a de la **sexualité** bien sûr, mais ce n'est pas dans la sexualité que réside la réponse.

Dès qu'il y a sexualité, il y a toujours une mise en relation non pas comme dans l'espèce de fantasme habermassien de la communication en tant que médium a priori intersubjectif, mais d'un sujet avec un objet.

Donc, il y a une oscillation sans arrêt du sujet qui vise un objet, et de se faire lui-même objet par rapport au désir de l'autre.

Il ne peut pas y avoir de rapport sexuel puisque rien ne peut s'écrire puisque c'est une relation entre un sujet et un objet qui oscillent tout le temps, c'est pour ça qu'il n'y a pas de réponse sexuelle à la question de l'être sexué.

Donc « il n'y a pas de rapport sexuel » :

Sauf entre générations voisines.

Alors ça, c'est quelque chose quand même qui je pense attire un peu l'attention. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ça veut dire qu'en fait, entre la mère et l'enfant, il y a des signifiants qui vont passer, au moment du corps à corps de la tétée par exemple ; il y a des signifiants qui passent et l'enfant est baigné dans le langage à ce moment-là, mais il en est imprégné ; il ne prend pas le langage comme un apprentissage, il n'y a rien à apprendre là. Il est directement imprégné par le langage.

Il y a **une transmission**, là, peut-être la seule transmission qu'il y ait est à ce moment-là et elle est directe. Évidemment, quand il dit « la loi de l'inceste », c'est que ça ne peut pas durer éternellement, il faut arrêter le truc, parce que sinon ça ne va pas marcher.

Donc, au début il y a cette imprégnation et c'est là qu'il dit qu'il y a du rapport sexuel, on voit bien que ça n'a rien à voir avec la sexualité.

**Le rapport sexuel, c'est de la transmission de signifiants
dans un corps à corps
où ça passe par une imprégnation.**

C'est peut-être là où on a une manière un peu rapide de comprendre l'écart qu'il y a entre Imaginaire, Symbolique et Réel, quand il s'agit :

D'une différence.



S'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est parce qu'il n'y a pas de complémentarité entre les sexes.

Comme on baigne dans un Imaginaire qui est lié au discours dans lequel on a été plongé, quand on voit une prise mâle et une prise femelle qui s'encastrent, on se dit : « ah ben oui, c'est complémentaire ! » Mais entre l'homme et la femme, il n'y a pas de complémentarité, puisque l'homme et la femme sont tous les deux en tant qu'être sexués, deux manières de rater leur incarnation.

L'homme comme homme, la femme comme femme, mais ces deux ratages-là ne se complètent pas. Et là, on a la clef de ce que c'est que :

⇨ **La différence imaginaire.** La différence en tant qu'imaginaire, c'est la différence qui met en scène une complémentarité : le ying et le yang, le jour et la nuit, etc.


Là, on est dans une différence imaginaire puisqu'on est dans une différence où les termes de la différence se complètent.

⇨ **La différence symbolique** ce n'est déjà plus ça puisque dans le jeu des signifiants — on l'a vu — ce qui différencie un signifiant d'un autre signifiant, c'est juste un écart avec cet autre signifiant. Entre le P et le B, il y a juste une nuance qui fait un écart, mais le P et le B ne se complètent pas.

Donc la différence est une différence absolue en tant que différence.

⇒ **Et la différence réelle.** Alors là, c'est intéressant — je crois que c'est dans une des premières leçons de *La science de la logique* de Hegel — c'est qu'il est impossible de saisir l'un des deux termes sans que l'autre soit nié.

Dès qu'on veut saisir l'être, on ne se retrouve avec rien. L'écart est absolu et radical au point où l'on ne peut pas envisager l'autre directement.

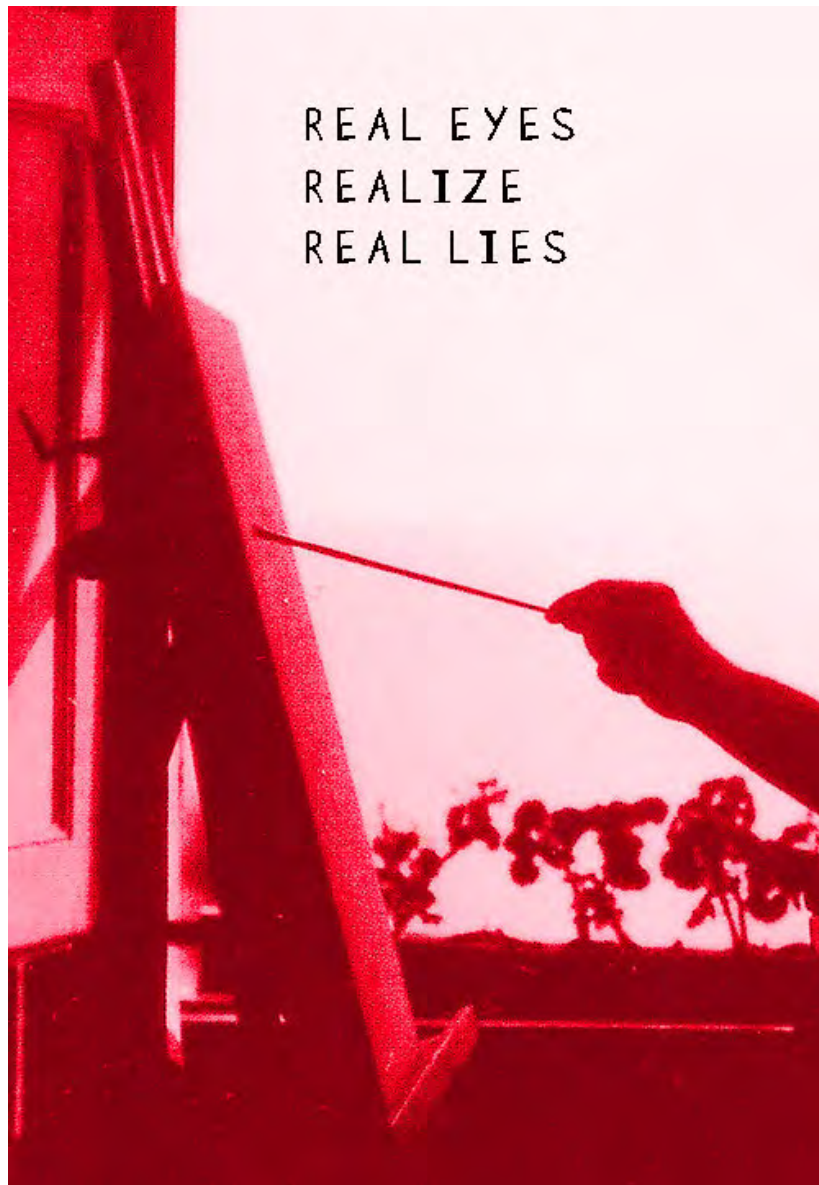


Rien

Donc on est là, dans **3 registres de la différence** :

- ⇨ la différence imaginaire
- ⇨ la différence symbolique
- ⇨ et la différence réel.

Il n'y a pas de rapport sexuel, ça veut dire qu'on est dans le réel.



Très bien. Alors, si on reprend au tout début :

**La psychanalyse socialement
a une autre consistance que les autres discours.**



On se souvient comment est née la psychanalyse. Les gens vont voir des médecins, Freud est médecin et normalement, les gens qui vont voir les médecins écoutent les médecins et les médecins leur disent — les signifient — : « tu as ça, il faut prendre ça », ils leur donnent des ordonnances.

Pour la première fois, Freud inverse les choses et se met à écouter.

Et il se dit, ce n'est pas moi qui ai la vérité. En fait, elles ont une vérité — les hystériques, les femmes bien sûr — qu'elles ne savent pas. Elles ne savent pas qu'elles savent ce qu'elles ont. Et donc, il les écoute.

À partir de là, Lacan, qui est, il faut le dire quand même, celui bien sûr qui sauve Freud de l'oubli — c'est tellement subversif ce qu'amène Freud et il a tout de suite été... le révisionnisme, ça ne date pas d'aujourd'hui. Dès les premiers temps, tout de suite, **le noyau subversif de la découverte freudienne** à été recouvert, notamment à l'école de Frankfort ; Erich Fromm, tout ça, que des gens qui ont recouvert ce truc-là, parce que c'est ultra subversif la psychanalyse — . Lacan le sauve de l'oubli en structurant cette approche-là et en accouchant de cette :

matrice des discours.

Le Discours de l'Analyste effectivement, a une autre consistance que les autres discours, mais n'invalide pas pour autant les autres discours, comme le dit Lacan ; parce que comme le Discours de l'Analyste est le dernier arrivé, rétroactivement, il permet de comprendre comment les autres discours fonctionnent et comment commence l'histoire.

La psychanalyse a une autre consistance parce que justement il y a

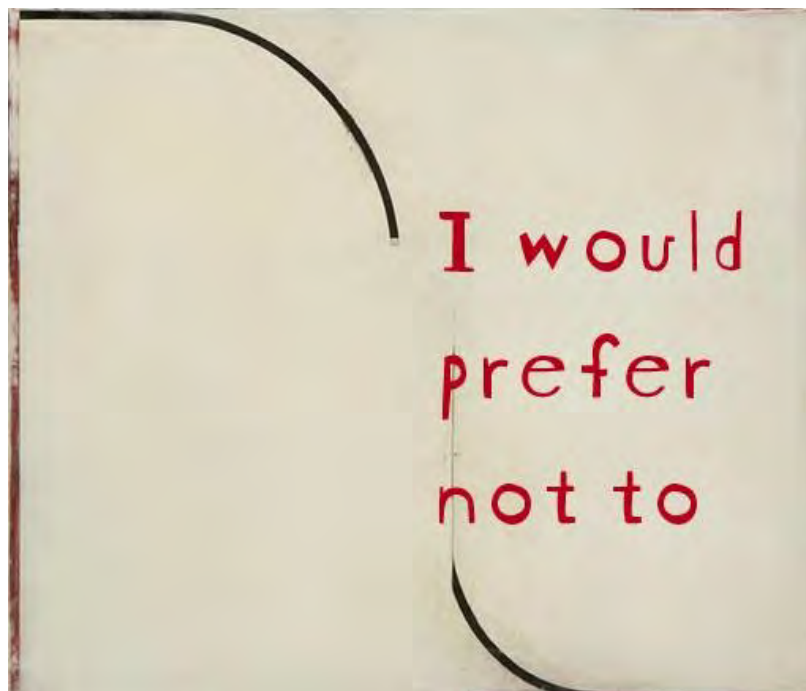
ce lien à deux

... par rapport aux autres discours, même quand l'analyse est finie. Pour autant qu'elle aille à son terme parce qu'on voit maintenant qu'il n'y en a pas beaucoup qui sont allés au bout de leur analyse.

L'analysant va faire couple dans son lien à deux avec le couple analysant-analyste — pas avec son analyste —.

On ne va pas rester toute sa vie non plus allongé sur un divan, mais une fois qu'on est sorti de là, ça veut dire que :

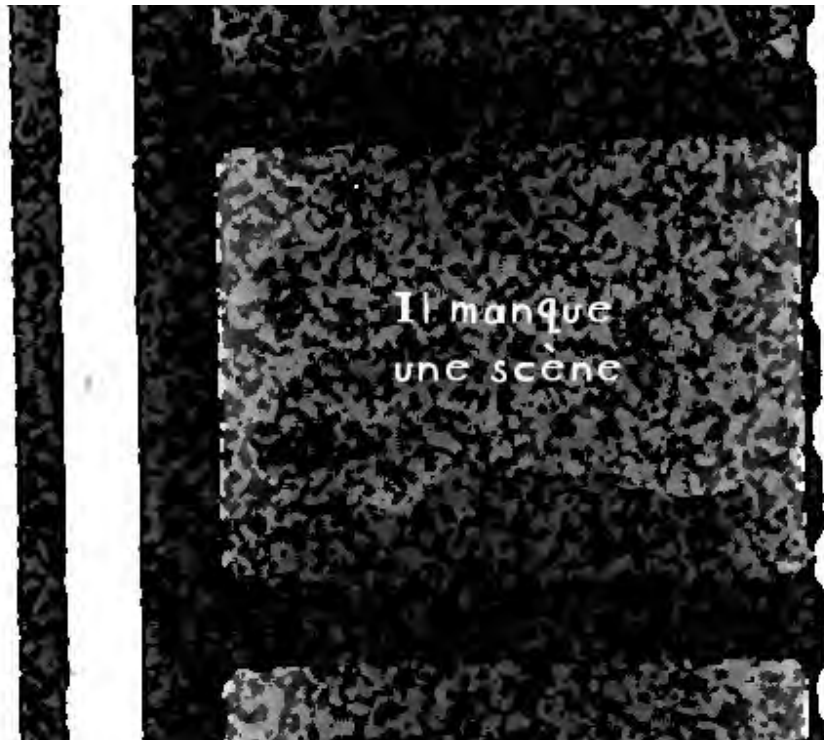
Dans nos relations aux autres, on est toujours dans une dimension interprétative et normalement on est allé au-delà de l'inexistence du grand Autre. On a survécu justement, à cet acte-là qui est une forme de suicide symbolique, c'est-à-dire ne plus prendre ses signifiants dans le système socio-symbolique qui a priori signifie le sujet.



On observe les effets de la structure langagière qui amènent à différencier justement la grammaire de la logique. Donc à mettre en place la logique.

La **logique**, c'est ce qu'on a vu avec l'appel au **mythe**, c'est-à-dire que quand on est dans un arsenal conceptuel extrêmement rigoureux, par exemple comme celui de Freud ou celui de Lacan, au bout de l'utilisation rigoureuse de tous ces concepts, il y a **un trou**. C'est-à-dire que :

La logique elle-même est trouée.



C'est là que vient apparaître le mythe.

Le mythe est ce qui empêche la logique de s'effondrer sur elle-même. C'est le point qui fait dire que pour qu'il y ait du tout, il faut qu'il y ait du pas-tout, il faut qu'il y ait une exception. C'est ça la logique.

La logique on la retrouve dans **la sexuation**, donc dans **le choix forcé** qu'on avait vu dans les premières séances de *la Troisième* ; dans le « *je pense donc je suis* » cartésien que reprends Lacan, le cogito. Déjà, il y a un choix qui se fait là, entre le *je pense* et le *je suis*, qui va déterminer les positions féminines et masculines à ce moment-là. On retrouve d'ailleurs — bon ça, c'est pour les spécialistes, les grands lecteurs — **les antinomies** kantiennes. C'est exactement la même chose puisque :

⇨ *Dans la logique masculine, on est tous châtrés sauf un, mais qui est un point de logique ; il n'a pas existé dans le Réel, le père., ou plutôt il « ek-siste » au sens qu'il est un point de référence logique qui permet que tout le reste prenne place, mais on ne va pas le trouver, on ne va pas le rencontrer.*

Dieu vient à cette place-là.

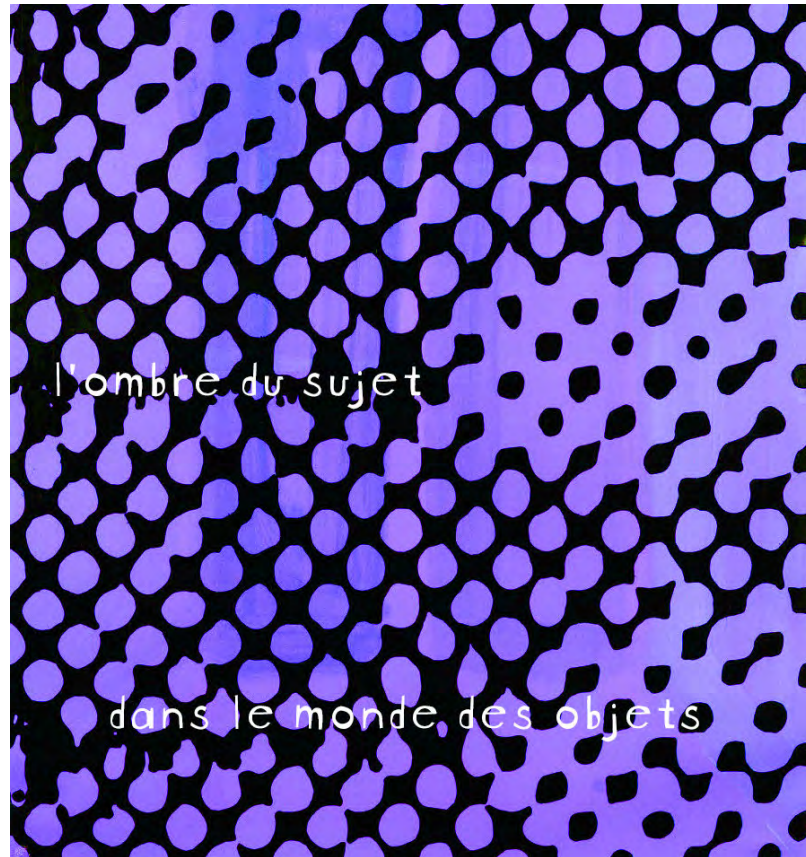
⇨ *Tandis que pour les femmes, le « pas-toute » des femmes, c'est l'autre côté. C'est-à-dire qu'il n'y a rien qui ne vienne faire exception, donc elles ne sont pas-toutes. Quand il dit « la femme n'existe pas », ce qu'il faut entendre c'est que dans le « existe », elle ne peut pas être inscrite sur le symbolique, mais par contre, toutes les femmes, elles, elles « ek-sistent », puisqu'elles sont le Réel.*

Dans le non-rapport sexuel, les hommes et les femmes ne sont pas du tout orientés de la même manière, a priori.

C'est très différent.

Bien qu'il y ait un avariant :

Chacun se cherche lui-même comme sujet
parmi le monde des objets.



Quand Lacan dit « **il n’y a pas de rapport sexuel** », ça veut dire aussi que :

Je n’ai jamais accès au corps de l’autre.



Mais par contre, par l’intermédiaire du corps de l’autre, j’ai accès à mon propre corps en tant que jouissant.

Voilà, c’est ça que ça veut dire aussi — il n’y a pas de rapport sexuel — c’est que je n’ai pas vraiment accès au corps de l’autre. Donc cette coupure-là, cette coupure est liée au fait que nous soyons **castrés** — castrés ça veut juste dire que :

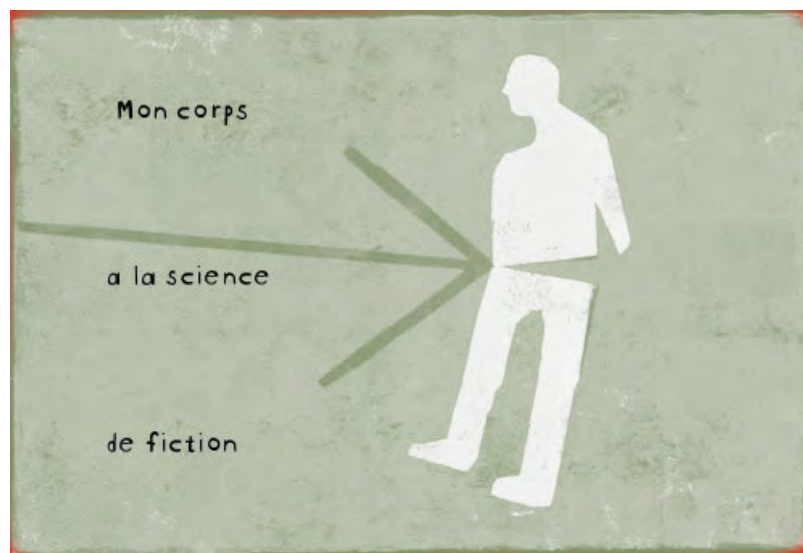
La castration symbolique

ça ne veut pas dire que la castration est symbolique,
ça veut dire que le symbolique est castration.



Le fait que nous soyons des êtres de paroles, des êtres parlant — des « **parlêtres** » — fait que nous sommes absolument coupés de notre corps.

On ne peut pas y accéder directement, je suis obligé toujours de passer par le langage pour accéder à mon propre corps sans même y arriver.



Il va falloir que je passe par d'autres protocoles pour essayer juste non pas d'y accéder véritablement, mais d'accéder à une certaine jouissance de mon corps, mais par l'intermédiaire du corps de l'autre. Donc, le « *il n'y a pas de rapport sexuel* », il est organisé par rapport à cette dimension-là.

Ça, paradoxalement, on peut le trouver dans un endroit où a priori on ne pense pas que ça va être aussi évident, c'est quand on fait du dessin de nu. Parce que le dessin, bien sûr, c'est le nu. Comme on dessine nous même à partir de notre corps, forcément dessiner un autre corps, corps essentiellement de femme — il y a plus de femmes, mais il y a quand même des hommes qui viennent poser — eh bien là, on se rend compte des traits spécifiquement masculins et des traits féminins, et qu'il n'y a aucune pureté.

Il n'y a pas tout homme ou toute femme.

J'avais un prof de morphologie que j'aimais bien qui disait que par exemple, ce qui caractérise les hommes, c'est d'avoir une arcade sourcilière a priori plus basse qui fait qu'on a toujours un air un peu sombre et menaçant par rapport aux

femmes qui, elles, ont une arcade sourcilière plutôt haute qui justement libère les yeux, et fait scintiller comme ça — Aphrodite aux paupières mobiles ^^ — et donc il y a comme ça, à chaque fois, des traits distinctifs.



Mais quand on dessine, on se rend compte d'abord — comme disait Léonard de Vinci — qu'on peut dessiner n'importe quoi c'est assez complexe, mais ce qui est impossible c'est de dessiner un corps humain. On n'y arrive pas, c'est tout le temps mouvant. À un certain niveau de dessin, en tout cas, quand on commence à y voir quelque chose, ça devient impossible, on se demande comment on fait pour rater à chaque fois.

Il y a l'histoire de Saint-Pierre qui dit en voyant arriver tous les hommes comme ça : « bon, tous ceux qui se sont pliés au désir de leur femme, vous vous mettez dans cette ligne-là et les autres dans cette ligne-là. » Et, pour la première fois, il y en a un qui se met dans l'autre ligne. Alors Saint-Pierre s'exclame : « enfin ! Il y en a un ! il y en a un qui a suivi son propre désir sans suivre exactement le désir de sa femme ! » Donc il va le voir et il lui dit :

- Pourquoi vous vous êtes mis là ?
- Ben je ne sais pas c'est ma femme qui m'a dit de me mettre là !



Ils sont beaucoup plus idiots, aussi, les hommes.

Évidemment ça, ça veut dire que toute la *Gender theory*, c'est bidon², puisque ils s'appuient là-dessus, mais en dénaturant la notion de Réel qu'ils ne comprennent pas chez Lacan, donc ils en font une *différence symbolique* :

**S'il n'y a pas de rapport sexuel
c'est parce que la différence sexuelle est réelle.**

On ne peut pas la saisir.

Et puis surtout, c'est comme **un écart**.

Ce qui induit en erreur c'est l'ensemble des métaphores. Il faudra qu'on fasse une fois une séance avec toutes les occurrences du Réel et la manière de le définir. Parce que là, on a « **le roc de la castration** » et des choses comme ça et donc on *substantive* le Réel, alors que justement :

Le Réel n'a pas de substance.

² "Il n'y a pas de rapport sexuel" cela veut dire que l'homme et la femme ne se complètent pas, ils ne forment jamais à deux un tout harmonieux, parce qu'ils sont déjà, chacun de leur côté, un tout raté, l'homme ne peut jamais devenir totalement homme, pas plus que la femme ne devient totalement femme, quelque chose y fait obstacle, et ce quelque chose c'est le Réel de la différence sexuelle.

Lacan fonde l'impossibilité du rapport sexuel sur le fait que l'identité de chaque sexe est minée de l'intérieur par la relation antagoniste à l'autre sexe qui en empêche l'achèvement complet.

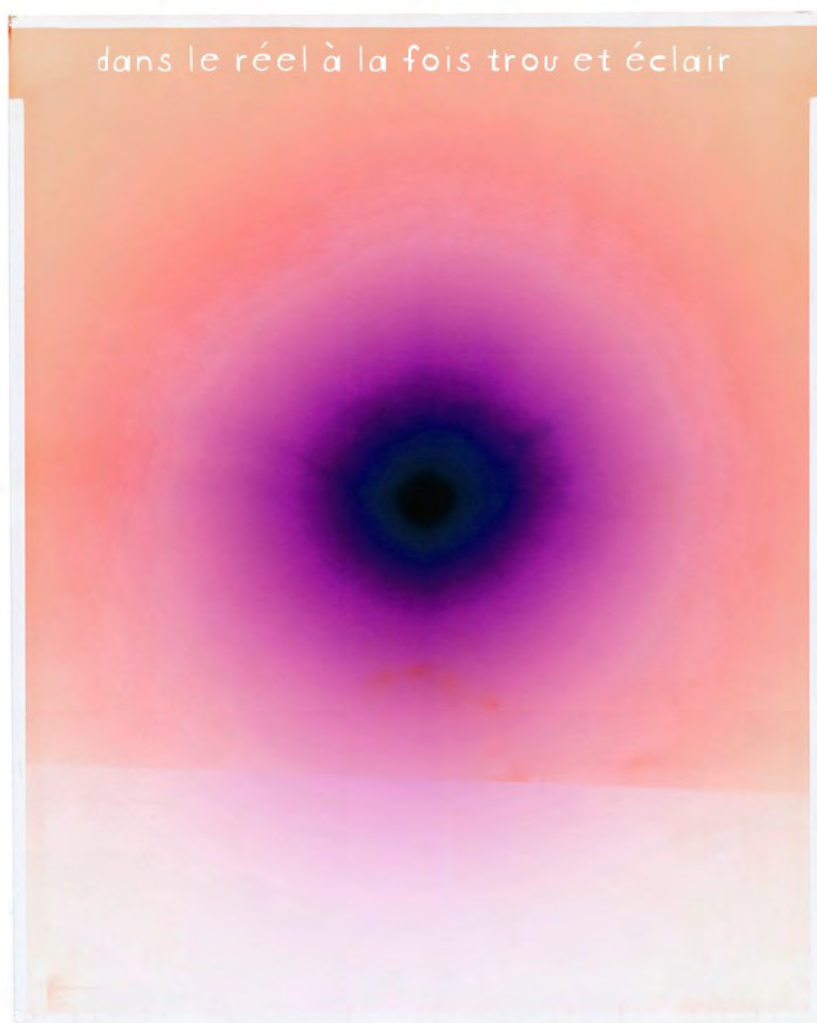
Il n'y a pas de rapport sexuel non pas parce que l'autre sexe est trop loin, totalement étranger et inaccessible, mais au contraire parce qu'il est trop proche, un intrus au cœur même de notre identité, en conséquence de quoi chaque sexe représente pour l'autre l'obstacle inhérent au fait qu'il ne puisse jamais devenir complètement lui-même.

Les "Gender theories" qui dominent l'idéologie contemporaine en imposant leurs normes à nos sociétés sont de mauvaises réponses à un problème mal posé, faisant toujours l'impasse a priori sur le Réel de la différence sexuelle qui, justement parce qu'elle est Réelle, ne peut jamais être ramenée à une séquence narrative symbolique.

C'est un écart qui est indécélable, indiscernable et qui fait que les choses ne coïncident pas, justement, qu'elles ne sont pas complémentaires. C'est cet écart-là qui est réel.

C'est juste :

un trou



Les Anglais disent un *gap*, quelque chose sur laquelle on ne peut pas mettre de mots, mais on peut constater que ça ne marche pas, ça ne se jointe pas. Moi, j'ai l'idée des aimants comme ça qu'on ne peut jamais faire coller complètement, il y a toujours quelque chose qui empêche que ça jointe

parfaitement. Donc effectivement le Réel, c'est ce qui ne marche pas.

Et là alors c'est très facile en fait — c'est tellement facile, c'est pour ça qu'on ne comprend pas — c'est que :

L'impossibilité d'écrire devient écrire l'impossibilité.

C'est l'écriture elle-même en tant que trace qui dit l'impossibilité. Non pas le signifié de ce qui est écrit, mais le trait même de l'écrit. Ça, c'est de la logique.

Le sujet est lié à la liberté, au fait que :

La liberté, c'est quelque chose — exactement comme le désir — qui ne peut se conjuguer qu'au futur antérieur :

J'aurais été libre.



Ou c'est ça que j'aurais désiré parce que c'est ce qui échappe à la chaîne signifiante.

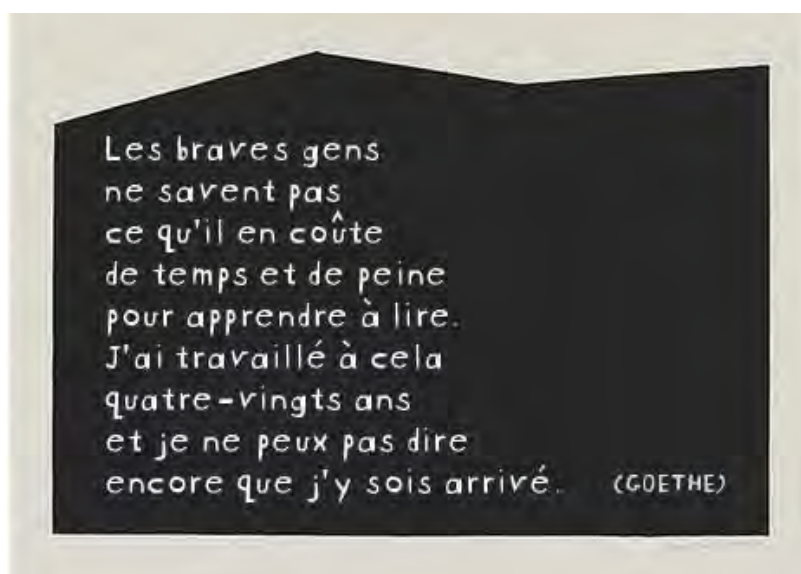
Le sujet est justement ce qui échappe parce qu'il est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mais qui le rate — il le représente, il le rate, il passe ailleurs — donc le sujet est toujours ce qui échappe. C'est la possibilité de la liberté.

La liberté est là, après coup. Sinon on serait intégralement déterminé par une chaîne signifiante. Donc chosifié, réifié.

C'est en cela que la psychanalyse est ultra subversive.

Et :

La manière de lire



Forcément. Goethe disait « les braves gens s'imaginent qu'il faut quelques années pour apprendre à lire, moi ça fait 80 ans que je m'y emploie, je ne suis pas sûr d'y être encore arrivé. » Si vous regardez le dictionnaire des citations allemand, il représente 1/4 des citations dans toute la langue allemande et lui, il dit qu'il ne sait pas lire.

Quand on voit aujourd'hui le nombre de mauvaises lectures qu'il y a. Un débile comme Onfray qui lit Freud, mais ce n'est pas possible, c'est juste qu'il n'est pas conformé intellectuellement pour se confronter à ce texte-là. Il ne sait pas lire !



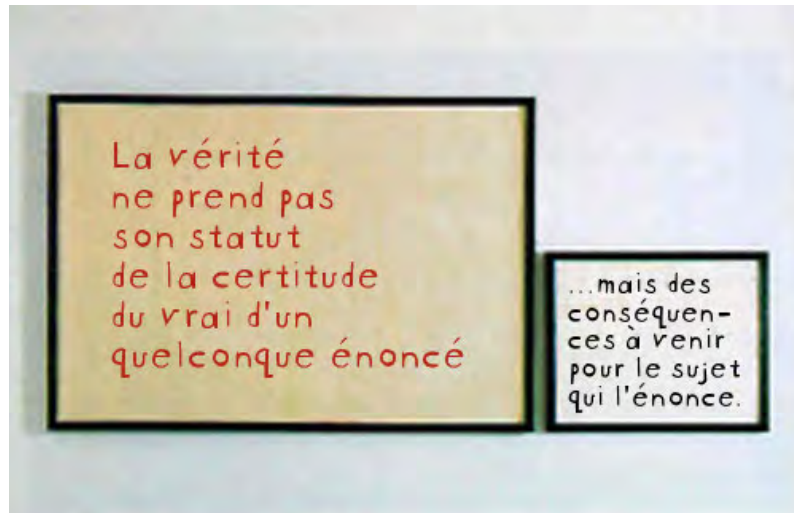
Ce n'est pas ça lire !

La psychanalyse est une école de vie. Sinon c'est vain. Si je vis de la même manière avant une psychanalyse et après une psychanalyse c'est absolument vain.

Et sans humour, pas de psychanalyse !

Juste un petit mot sur le fait de dissocier **les paroles** et **les actes**. C'est une mauvaise dissociation :

En psychanalyse, la parole est un acte.



On a dans la filmographie ces deux films qui sont très explicites : un film de Hitchcock, raté — c'est rare, mais c'est un ratage au sens noble du terme, c'est quand même vachement intéressant —, c'est *La corde*. Je dis ça parce qu'un film vient de sortir qui reprend exactement le même procédé formel pour un tout autre projet c'est *Birdman*.

Birdman en fait, c'est un plan-séquence du début à la fin ; et *La corde*, c'est un plan-séquence du début à la fin aussi.

Un **plan-séquence**, ça veut dire qu'il n'y a aucune coupure, c'est comme si on passait d'un côté à l'autre de la bande de Moebius sans qu'il y ait de coupe. Il n'y a pas de montage, il n'y a pas de coupe.

Alors dans *La corde*, ça a un sens particulier, c'est de dénouer le rapport entre les paroles et les actes puisque ce sont deux

étudiants ayant pris au sérieux une espèce de professeur pervers et débile qu'ils avaient et qui enseignait une espèce de truc pro-nazi comme quoi les plus faibles devaient disparaître, la loi devait être celle de ceux qui étaient sains, en forme, etc. Ils l'ont pris au sérieux et ils ont tué un de leur camarade. Et petit à petit, ils font revenir leur professeur là-dedans qui est effaré, bien sûr, de ce qui s'est passé parce qu'il se rend compte justement que sa parole a porté alors qu'il s'imaginait que sa parole n'avait aucune conséquence.

**Parce que la plupart des gens s'imaginent
que la parole n'a pas de conséquences.**



Ils parlent, ils vous insultent, ils disent n'importe quoi, parce qu'ils s'imaginent que ça n'a pas de conséquences.

Donc, il y a ce film d'Hitchcock et puis il y a le contre-point qui est la réussite absolue en matière de dissociation de l'acte et des paroles, c'est le film de Rossellini, *Germania anno zéro* — *Allemagne année zéro* —, où le petit Edmund va tuer son père. Lui aussi a un prof nazi, mais sauf que lui ne le fait pas

dans le but de plaire à l'autre, c'est-à-dire sur un mode d'être dans **l'idéal du moi** par rapport à un enseignement ; lui, il fait ça parce que ça lui semble évident que c'est la seule solution. Le père lui aurait demandé.

Il met en scène une telle impasse existentielle que son propre suicide à la fin apparaît pour le spectateur lui-même comme :

une libération



Rossellini lui-même disait qu'à partir de ce moment, à partir d'un acte, c'est-à-dire d'une sortie de la réalité socio-symbolique, une nouvelle société pouvait avoir lieu.

Le spectateur est convoqué dans cette expérience-là. Donc là, on a la notion d'acte et pourquoi le suicide est le seul acte réussi, pour essayer de comprendre ce que ça veut dire, sinon on patauge un peu.

Sur :

les riches

Ce sont des pauvres qui ont beaucoup d'argent. Beaucoup trop d'argent. Mais ce sont effectivement des prolétaires, bien sûr, parce qu'ils n'ont pas de quoi faire lien social.

Dans la lecture de Marx, au début il y a une forme de confusion avec la classe ouvrière, mais c'est déjà annoncé dans les *Grundrisse*, il y a le *Substanzlos Subjekt*, c'est-à-dire **le sujet sans substance**, le sujet dont on parle en psychanalyse ; c'est pour ça que Lacan va avoir une lecture extrêmement précise et rigoureuse de Marx, c'est-à-dire que le sujet sans substance qui est originé dans le cogito cartésien, relu par Kant, puis par Hegel, puis par Marx lui-même, c'est la mise en scène progressive de cette notion de sujet qu'on va retrouver chez Lacan, thématiqué de manière beaucoup plus sophistiquée, bien mieux cernée.

C'est un sujet vide, vide de toute détermination, puisque c'est ce qui échappe justement à la chaîne symbolique.

Donc, dans le « tous prolétaires ! », oui, il peut dire « tous », c'est-à-dire que nous n'avons pas de possibilités de faire lien social.

La lutte des classes est toujours d'actualité.

Là, on a une classe qui est **médiocratique** dans tous les sens du terme c'est-à-dire qu'elle est médiocre et puis ce sont des gens plutôt illettrés ; alors qu'avant au pouvoir, il y avait plutôt quand même quelques personnes lettrées, ils font partie

d'une classe. Il ne faut pas croire à leurs fausses brouilles, etc., ils s'entendent tous très bien ; quand Miller reçoit Onfray, il ne faut pas croire qu'ils sont ennemis, ils font partie de la même classe.

C'est la classe des médiocrates.



Ils jouent avec le pouvoir, ils se font recevoir comme ça, là, ils sont reçus à l'Élysée, la lutte des classes y est encore.

La seule manière de constituer justement un discours subjectif de prolétaire aujourd'hui, c'est le Discours de l'Analyste. C'est de se retrouver dans cette position de fraternité.

Le principe demeure, aujourd'hui ça s'est déplacé, ce n'est plus les ouvriers d'un côté, les patrons de l'autre ; les frontières ont bougé, mais **la lutte des classes** reste parfaitement d'actualité puisque c'est la correspondance sur le plan collectif de l'écart sur le plan sexuel. Sur le plan purement subjectif, l'écart qu'il y a entre l'homme et la femme va se retrouver sur le plan de la lutte des classes. D'ailleurs, ça correspond à la même logique, c'est-à-dire

qu'on ne peut pas en parler sans être soi-même partie prenante de ce qu'on dit. On ne peut jamais parler objectivement puisqu'on fait toujours a priori partie de quelque chose d'où on parle. Donc c'est le même principe que la lutte des classes.

Question : *Cette irresponsabilité n'évacue-t-elle pas la lutte des classes ?*

Elle est évacuée par ceux qui ont intérêt à ce qu'elle soit évacuée. Il faut que les autres se rendent compte que ***la lutte repose sur leur capacité à faire du lien social, donc un lien de fraternité, à pouvoir partager le même discours.***

**Le statut de l'objet en psychanalyse,
c'est de toujours avoir été déjà perdu.**



Donc vous n'avez plus rien à perdre, c'est déjà perdu depuis longtemps.
